

Mon colonel.

Je n'ai pas votre adresse - J'espère que cette lettre d'un inconnu parviendra quand même jusqu'à vous.

C'est quelqu'un de révolté, de meurtrier et d'une immense tristesse qui vous écrit.

Il faut vous dire que je partage intensément la révolte et le désespoir qui doivent être les vôtres en ces heures sinistres où la destruction et la mort ont, une fois de plus, réduit à néant tous vos merveilleux et passionnés efforts aux quels j'ai si souvent pensé avec joie depuis dix ans. Savoir que tout cela se reconstituait sur vos îles - bien que je ne les connaisse pas - était pour moi un bain d'euphorie.

"La mort sur l'île" est donc revenue - j'imagine aisément avec angoisse cette destruction générale de toutes vos installations, ces agonies lamentables - Alors je ne peux réprimer des sentiments de révolte à l'égard des hommes qui vivent dans une telle

l'imprévoyance et une telle irresponsabilité. C'est malheureusement de constater que les hommes jouent avec ce qu'ils créent si dangereusement avec la même imprévoyance et la même responsabilité qu'un enfant de deux ans avec une boîte d'allumettes ou une prise électrique.

Un accident comme celui-là était bien prévisible. Incompétent mais simplement homme de bon sens, amoureux de la nature, je disais à mon épouse, passant il y a quelques années à St Nazaire aux pieds d'un pétrolier en construction, de dimensions monstrueuses : « ces dimensions sont affolantes. C'est angoussant à considérer ce le jour où un tel engin aura un accident. Et cela ne peut pas ne pas être - quelle catastrophe il provoquera - J'étais certain, je sentais que cela arriverait -

ce qu'un citoyen ordinaire ressentait, les hommes responsables auraient pu eux même le concevoir. Les hommes ont inventé des engins qui détruisent et en mesurant pas le danger - c'est vraiment léger et criminel - puisqu'ils ne cherchent

2 à s'en préserver. C'est lamentable.

Il y a quelques jours seulement, j'avais prévu pour le mois de juin un petit voyage sur la côte nord de la Bretagne. Je me refusais de voir de loin les ébats de vos "pensionnaires" pour lesquels vous avez oeuvré avec tant d'obstination et d'amour. Je n'y verrai que le silence et la mort. Puisque le spectacle accablant si bien décrit dans votre livre "la mort sur l'île" s'est donc réinstallé. Je vois tout cela en imagination et j'en ressens une véritable douleur, celle d'un deuil.

Je suis hanté par la vision que vous avez décrite d'une façon si émouvante de cet oiseau enligné, s'avançant jusqu'à vous, pitoyablement "comme un vieillard infirme" et dont les yeux aveugles n'étaient plus que deux trous pleins de magma. Ils sont coupables à avoir souffert cela par la folie des hommes.

Je ne sais pas quel est votre âge

mon Colonel, mais je me pose la question : « Après la constatation d'un destin deux fois cruel et l'effondrement de six années d'efforts et d'amour, recommencera-t-il ? Pourra-t-on être assuré que, grâce à lui, des êtres vivants, inconnus, pourront de nouveau s'ébattre, se reproduire, se sentir chez eux, vivre dans la paix dans ces îles pour moi encore inconnues mais dont l'existence et la vie en imagination me remplissaient d'aise et de joie ? »

Je vous assure, mon Colonel, de mes pensées profondes et altruistes.

WR

ars

24 mars 1978

Nantes